

Barreau de chaise 6 (mémoires)

Jacques Leduc

Le cinéma par lui-même
Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24543ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2002). Barreau de chaise 6 (mémoires). *24 images*, (112-113), 70–70.

BARREAU DE CHAISE 6 (MÉMOIRES)

PAR JACQUES LEDUC

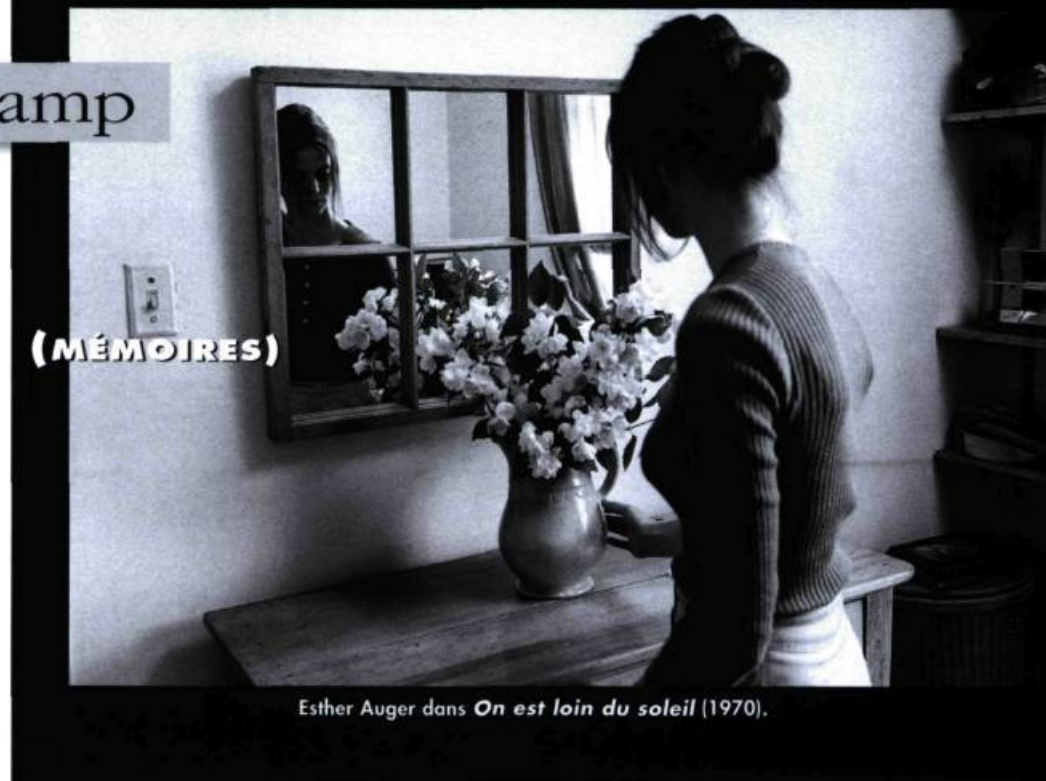
Un film de. Je n'ai jamais aimé cette façon de signer un film. Un roman de. Une toile de. Une chanson de, je comprends. Mais un film de? Ça me semble un travail trop collectif pour le signer de la sorte. Je préfère la façon américaine «directed by», dirigé par ou si l'on veut réalisé par. De plus il y a une dynamique dans le mot «par» que le «de» ne suggère pas. Au générique de *Chantal en vrac*, pour m'en moquer, j'avais signé: un film de, sur un carton, 45 minutes, sur un autre carton. Ça faisait rigoler la salle, ça faisait passer le message et ça annonçait la longueur du film, ce qui est parfois plus utile que de savoir le nom du réalisateur.

Nous sommes en 1967, l'année de l'Expo, à l'Expo-Théâtre, c'est le Festival du Film de Montréal (avant celui de Losique) et le film est en compétition. Je suis extrêmement nerveux et pendant les premières minutes de la projection il me revient à l'esprit une conversation que j'ai eue, dans la semaine qui précédait, avec un ami – et qui l'est resté!

- Ton film est une insulte à mon intelligence.
- C'est un premier film! Je sais que c'est un effort maladroite, plein de citations...
- ... et qui ne devrait même pas porter ce titre-là qui porte à confusion entre le personnage et l'actrice. Elle ne joue pas son propre rôle.
- Non...

Elle était juste derrière moi, l'actrice, Chantal Renaud, avec son chum et d'autres amis, et toutes sortes de curieux pleins d'attentes. Ils n'ont pas eu à attendre longtemps, la salle s'est vite manifestée quand des spectateurs se sont mis à interpeller l'écran et à échanger des dialogues avec les personnages du film. Puis les quolibets, les sifflets et les huées bien senties. On est dans une compétition, après tout! Manifestation bruyante. Très. N'y tenant plus, je suis sorti prendre un gin, question de me remonter un peu avant d'aller rencontrer, affronter, une salle divisée à 9 contre 1. C'est le métier qui rentre, que je me suis dit.

Mais avoir un film en compétition, tout hué fût-il, m'accordait le privilège de circuler parmi les dignitaires du Festival qui avait invité, cette année-là, John Ford, Fritz Lang et Jean Renoir. Je ne cacherais pas l'émotion que j'ai ressentie à voir ces trois cinéastes, ensemble, côte à côte, déjà légendaires, une grande muraille de cinéma, dans le hall de l'Hôtel Windsor, devant les photographes. C'est dans le même hall que j'ai eu le bonheur de me faire présenter à Jean Renoir.



Esther Auger dans *On est loin du soleil* (1970).

— Ah! Monsieur Renoir, je n'ai pas eu l'occasion de voir tous vos films, mais parmi ceux que j'ai vus, mon cœur penche vers *Le crime de M. Lange*.

— ...

— ... et puis vous savez, à la fin, quand Batala meurt, déguisé en curé, avec sa soutane et qu'il dit: «Je veux voir un prêtre», c'est une réplique inoubliable.

— Ah! Vous savez, me dit Renoir, monsieur Prévert était sur le plateau ce jour-là et il a trouvé, inventé la phrase sur place.

Plusieurs années plus tard, je lisais ce mot de Renoir: «Le scénario, c'est pas le bon Dieu», et les quelques minutes passées en sa compagnie s'agitaient encore dans ma mémoire.

L'histoire, la petite histoire, l'histoire personnelle faite de souvenirs incomplets, devait se répéter quelques années plus tard à l'occasion de la première de *On est loin du soleil*, autre première catastrophique. Le visionnement était l'initiative du délégué régional de l'ONF à Sherbrooke, une première sans trop de tapage.

Sur invitation, je m'y suis rendu, ai fait une timide présentation, ai souhaité une bonne soirée à tout le monde, me suis assuré que la projection se déroulait bien, puis je me suis retiré, un peu nerveux, dans le hall pour fumer une cigarette, en compagnie de mon hôte de l'ONF, Guy Maguire. À peine dix ou quinze minutes passent que des gens commencent à sortir, oh, rien de bien surprenant compte tenu de la nature du film, mais plus le film avançait, plus les spectateurs sortaient, par grappes, à chaque minute. Je me morfondais, je souffrais mais j'apprenais. Encore le métier qui rentre. À la fin du film, je suis allé parler avec la moitié de la salle qui restait.

Une femme, qui avait été sensible aux nombreux déplacements pendant la projection, m'a demandé comment cela m'affectait et pourquoi le film était aussi lent et aussi ascétique – c'est le terme qu'elle avait employé. Je n'entre pas dans les détails, mais je me souviens de lui avoir raconté la première de *Chantal en vrac* à l'Expo-Théâtre. C'est comme ça que les souvenirs s'emboîtent. ■